

*Palimpsestes*

Revue de traduction  
(numéro 31)

Quand les traducteurs  
prennent la parole

*Palimpsestes. Revue de traduction*, n° 31, 2018  
**Quand les traducteurs prennent la parole**

À plusieurs reprises depuis sa création, *TransLittérature* a évoqué *Palimpsestes*. Comme l'écrivait déjà Sacha Marounian dans notre numéro 6 en 1993, « [l']une des façons d'apprendre à mieux traduire, c'est de lire : études sur la traduction, témoignages de traducteurs, textes traduits, tout est bon. Voilà pourquoi nous devons fréquenter *Palimpsestes*. »

Toutes les recensions parues dans *TransLittérature* saluent à la fois l'excellence de la revue, son importance pour les traducteurs et ceux qui s'intéressent à la traduction, et la variété des thèmes qu'elle aborde – un grand thème par numéro –, qui ne perdent rien de leur actualité au fil des ans ; citons, parmi les trente et un numéros déjà parus : *Traduire la culture* (1998) ; *Traduire l'intertextualité* (2006) ; *Traduire le genre : femmes en traduction* (2009) ; *Traduire la cohérence* (2010) ; *Traduire le rythme* (2014), etc.

*Palimpsestes*, fondée par Paul Bensimon en 1987, paraît une fois par an ; elle est éditée par les Presses Sorbonne Nouvelle et accessible sur Internet.

Le n° 31 paru en 2018 a pour thème : « Quand les traducteurs prennent la parole : préfaces et paratextes traductifs ». Il s'inscrit dans le cadre du projet TTT (Textes théoriques sur la traduction) visant à rendre visible la parole des traducteurs sur leur travail au fil des siècles.

On ne peut qu'approuver l'objectif affiché par l'équipe universitaire qui a présidé à son élaboration : « donner plus de visibilité aux traducteurs, mettre en avant la nature créative et réflexive de l'activité de traduction », avec l'ambition concomitante « de sensibiliser les lecteurs de textes traduits aux enjeux de la traduction », de leur faire comprendre qu'un texte traduit est le « produit d'une co-écriture, le fruit d'une double subjectivité, d'un double désir qu'on pourra mieux comprendre en écoutant davantage les traducteurs lorsqu'ils prennent la parole ».

Ce volume se fonde donc sur l'étude de la prise de parole/prise de position de traducteurs (le plus souvent écrivains eux-mêmes)

sur leur travail. Il s'intéresse principalement à la préface, qui apparaît comme une tribune privilégiée – sans pour autant négliger d'autres formes de paratexte.

Neuf articles, six en français et trois en anglais, s'articulent en trois grandes parties. La première partie s'attache à la parole et aux pratiques des traducteurs ; la deuxième porte sur les enjeux politiques que peuvent soulever les préfaces ; l'ouvrage se conclut par une réflexion sur la présence plus ou moins marquée du préfacier-traducteur et les rapports entre allographie (on écrit sur l'œuvre d'un autre) et auctorialité (on évoque son propre travail sur celle-ci).

Car une préface de traducteurs est le « lieu privilégié où peut se jouer un rapport de force entre deux écrivains, dont l'un est traducteur. Comment l'écrivain-traducteur se positionne-t-il dans son rapport à l'Autre – l'auteur qui le domine forcément car de lui est née l'œuvre – dans le dialogue qu'il engage avec lui par le biais de la préface ? »

Les premiers éléments de réponse viennent de **Patrick Hersant**, lui-même traducteur de poésie. Il discerne dans les préfaces de traducteurs qu'il a étudiées une récurrence de justifications (le texte est difficile, le style singulier, la différence des langues est un handicap) et des artifices rhétoriques (fausse modestie, aveux partiels), mais souligne aussi la finesse littéraire (analyses linguistiques, conscience historique) et le traitement des grandes questions de traduction telles que la fidélité, l'acclimatation ou la prosodie.

D'autres analyses de préfaces suivent. **Céline Letawe**, s'appuyant sur un corpus de cinq cents œuvres de littérature germanophone traduites en français, procède à « une lecture critique de la vingtaine de préfaces dans lesquelles les traducteurs parlent réellement de leur travail de traduction. Qu'ils justifient leurs choix traductifs, qu'ils se démarquent par rapport à des traductions antérieures, qu'ils rappellent au lecteur les limites de la traduction ou qu'ils s'excusent auprès de lui pour de possibles erreurs, voire un potentiel échec, leur préface cesse alors d'être uniquement allographe pour devenir également auctoriale. » **Bénédicte Coste** salue la préface militante du philosophe I. A. Richards : ayant traduit *La République* de Platon dans un anglais simplifié, il y éclaire la prise de position politique qui l'a conduit à sa démarche. **Julie Arsenault** analyse le discours théorique

que tient Pierre Leyris dans son avant-propos aux *Œuvres complètes* de Shakespeare (1954) afin d'évaluer si ce discours a eu une influence sur sa traduction de *The Tempest* (Club français du livre, 1961) ou bien si, à l'inverse, il découle de cette pratique.

Loin de cerner par un contour plus net la figure du préfacier-traducteur, la troisième partie ajoute à sa complexité. C'est ainsi que **Maïca Sanconie** s'intéresse à la relation enchevêtrée qui s'établit à l'occasion d'une traduction entre deux monstres sacrés de la littérature européenne, Virginia Woolf et Marguerite Yourcenar. En effet, ces deux auteures partagent un parcours dont la trame est étrangement semblable, créant comme un effet de miroir entre leurs deux vies ; c'est ce qui motive le choix que fait Yourcenar de traduire *The Waves*. La préface qu'elle écrit à cette occasion, très construite, « est un lieu de projection(s) personnelle(s), mais aussi un lieu où la préfacière française prend une certaine distance et une certaine liberté ».

Dans son article sur les traductions de *Pompey the Little* et de leurs préfaces, **Elsa Albaric-Lévy** s'interroge : « [C]omme l'œuvre, immanente, se réalise à travers ses versions allographiques – traductions et pseudo-traductions successives –, les discours des différents traducteurs qui se répondent à travers les siècles, de pays en pays, ne forment-ils pas rétrospectivement une seule tapisserie, un seul et même ouvrage ? »

La parole de Sir John Harington, traducteur du **Roland furieux** de l'Arioste, fait son chemin et résonne, elle aussi, à travers le temps puisque des traducteurs plus contemporains s'en servent comme un miroir de leur travail. **Chantal Schütz** analyse la manière dont, dans une préface datée de 1591, le traducteur se présente comme un co-auteur. « Mais l'auteur du texte source ne donne-t-il pas cette latitude de manière tacite, ne cède-t-il pas un peu son auctorialité dès lors que son œuvre est lue et compte tenu du fait que les traducteurs-préfaciers s'inscrivent dans sa continuité, voire sa lignée littéraire ? »

Nous n'avons évoqué ici que quelques-uns des neuf articles qui nous ont paru les plus à même de donner le ton de ce numéro 31 de *Palimpsestes*, que nous vous invitons à retrouver dans son intégralité à l'adresse : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/2524>

Nicole Thiers